5 NUMÉRO 5 CENTIMES

L'Egalité

DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Socialiste Quotidien

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 168

MARDI 18 JUIN 1901

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes.	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements.	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal,
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

LIRE EN DEUXIÈME PAGE
La suite de
La Charmeuse d'Enfants
NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

A Boulets Rouges

La semaine qui vient de finir a été plutôt mauvaise pour « Notre Sainte-Mère. »

Elle a préludé par les violentes bagarres de Roubaix et d'Armentières, les manifestations de Mons-en-Barœul, Wignehies, Somain, Aniche, Erre, etc... dirigées les unes et les autres contre les processions ;

Elle s'est poursuivie par la conduite de Denain qui a laissé tout baba M. Sonnois, archevêque ;

Enfin elle s'est éteinte par le four noir du « Sacré-Cœur », prétendant-social au trône de France...

Aussi faut-il entendre la presse qui, seule, sait bien penser.

C'est une véritable cacophonie de protestations furieuses, d'injures et d'anathèmes contre les « sans-patrie » et les « sans-dieu » que ne séduisent ni n'adoucissent, — au contraire ! — pas plus les œuvres et les pompes que la musique d'Eglise.

Figaro lui-même, soigneusement reproduit par la *Dépêche*, en oublie ses plaies saignantes pour geindre et pleurer sur l'impiété des temps.

Et si l'*Echo* se réserve, c'est qu'il a appris que toutes les nounous se sont faites voltairiennes afin de ne plus avoir à mettre dans les troncs un argent que guigne sa quatrième page !

Dans cet « *in*-concert » l'organe officiel de Jésus, naturellement, se distingue.

A Roubaix, un bedeau *occasionnel* qui portait un drapeau en tête des processionnards a eu le malheur de recevoir une coquille de noix au front, — d'où légère éraflure.

Or, écoutez la *Croix* peignant cet incident :

— « Le sang jaillit et inonde (sic) bientôt » visage et vêtements.

» Mais lui, (*le bedeau occasionnel*) ne bronche pas ! Tenant toujours haut et ferme » son drapeau, il continue d'avancer de son » pas tranquille.

» Et voici que le vent, en se jouant dans » les trois couleurs vient à en promener l'écarlate sur le front ensanglanté du jeune » homme.

» *Baiser sublime de ces deux pourpres dont* » *l'une est le symbole et l'autre le témoigna-* » *ge de l'honneur et du courage.*

» Touchante image de la patrie qui, de sa » main caressante, essuyait doucement, » comme Véronique, la sueur, les crachats » et le sang qui ruisselaient sur le noble » front de ce juste... »

Quelle imagination ! Quel lyrisme !

Voici comment on fait d'une coquille de noix, un lourd pavé et d'une imperceptible égratignure, une profonde balafre !

C'est à mourir de rire, d'autant que le « jeune homme au noble front balafré » — belge naturalisé — a dépassé depuis longtemps l'âge canonique.

Il y a quelque chose à retenir cependant du dramatique récit de la *Croix* : c'est l'apologie du drapeau rouge, de « la pourpre, sym- » bole de l'honneur et du courage. »

Dont acte, chère amie !

***

Mais reprenons les choses sérieuses qui, hebdomadairement, nous occupent...

Dans mes derniers « *boulets* » *je vous ai* entretenu d'une merveille, dernier cri de la Sportsmanie : l'automobile-Ripaton qui est appelé à dégotter les célèbres bottes de sept lieues.

Or, vendredi, à la Bibliothèque municipale où je cherche nuit et jour le salpêtre pour mes catapultes, j'ai lu paragraphe VII page 378 de la *Vie de l'empereur Pertinax*, ceci.

— « L'empereur Pertinax fit vendre tout ce » qui appartenait à l'empereur Commode, » son prédécesseur... On voyait des voitures » d'une nouvelle invention dans lesquelles » un mécanisme ingénieux mais fort compli- » qué *s'appliquait aux roues et les faisait* » *tourner*, permettait en outre aux sièges de » pivoter pour se mettre à l'abri du soleil et » recevoir de la fraîcheur... »

Ainsi, voilà plus de 1,800 ans que l'automobilisme avait déjà fait son apparition sur notre globe terraqué.

N'est-ce pas à décourager les B. S. G. D. G., — autrement dit les inventeurs ?

Mon ami Ripaton en fera certainement une maladie.

Que voulez-vous, ce n'est pas moi le premier qui prouve qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil...

***

Tenez, le Collectivisme, par exemple, savez-vous quel est son père ?

— Karl Marx, Engels ?
— Non.
— Colins, de Paepe ?
— Non.
— Fourier, Saint-Simon, Cabet ?
— Non.
— Owen ?
— Non.
— Campanella, Thomas Morus ?
— Non, non, non !
— Jésus, alors ?
— Non. C'est encore un empereur. C'est *Dioclétien !* Ça vous paraît roide, un empereur-collectiviste ? Eh bien, allez vous expliquer avec M. Henri Francotte !

Ce M. Francotte soutient, en effet, mordicus dans la *Revue Générale* que l'édit du « maximum » de Dioclétien contient toute la charte du Collectivisme moderne et il cite des textes à l'appui de ses affirmations.

Je vous confesse que je n'ai pas été absolument convaincu, car je considère le collectivisme comme l'aboutissant, la résultante, de l'organisation capitaliste, laquelle nous est contemporaine.

Cependant il peut se faire qu'au temps où Dioclétien régnait, aux alentours de l'an 300, il y ait eu les mêmes conditions d'appropriation, de production et d'échange qu'aujourd'hui et que cet empereur ait songé à édifier sur elles une forme supérieure de société, du genre de celle que nous rêvons pour l'Humanité tout entière.

Mais ce qui me chiffonne, c'est que notre pseudo-ancêtre ait maintenu l'esclavage. Or, le Collectivisme ne va pas sans la liberté.

Pour ma part, plutôt que de me laisser embastiller, je ferais comme Dioclétien qui, en fin de compte, renonça au bonheur de ses sujets et alla chercher le sien propre dans la culture des laitues !

***

Ou bien, non : je me ferais éleveur de poules, — aviculteur, comme disent les gens de basse-cour.

— Pourquoi ?

— Mais parce que c'est la plus lucrative des situations sociales, présentement !

Quand on a des poules, on récolte des œufs, or, les œufs se vendront bientôt au prix du diamant, tant ils se font rares sur le marché.

Je m'explique :

Vous n'ignorez pas qu'en opposition à nos syndicats *rouges*, les cléricaux créent un peu partout, dans les centres industriels, à Lille, Roubaix, Tourcoing, Armentières, Dunkerque, etc .. des syndicats *jaunes*.

Mais comment distinguer les jaunes des rouges ? En les passant à la couleur du même nom...

— Avez-vous compris, imbécile ?

Or, le jaune d'œuf est le plus beau des jaunes ; c'est, d'ailleurs, le jaune papalin. Savamment délayé avec de l'huile de foie de morue, il donne une teinture pour la barbe et les cheveux à faire pâlir le soleil et verdir les blés d'or. Il permet de faire, en un tour de main, d'une « quemisse », un drapeau du pape.

On avait bien pensé, tout d'abord, à mélanger de l'eau bénite avec de la terre jaune, *mais celle-ci a une trop mauvaise réputation*, paraît-il. C'est pourquoi un pieux syndicat *s'est formé pour accaparer pendant des années, tous les produits de la poule.*

Entrez dans ce « trust » et à moins que quelque nouveau Pasteur ne découvre le moyen d'injecter la jaunisse aux transfuges de la classe ouvrière, vous ferez certainement fortune !

***

Mais puisque je suis en train de conter des histoires, en voici une, moins gaie, qu'il est bon toutefois de savoir.

Dernièrement, on parlait dans une réunion d'amis, de l'odieuse séquestration de Poitiers.

Chacun rappelait des histoires terrifiantes d'*in-pace*.

Elie May prit enfin la parole et il narra ceci :

— « En 1871, lorsque je pénétrai au couvent des religieuses de Picpus, avec mon bataillon de Fédérés, je trouvai trois malheureuses femmes, enfermées dans des cellules souterraines.

» L'une était ensevelie depuis trente ans et avait perdu l'usage de la parole ;

» Les deux autres depuis quinze et dix ans, et elles ne savaient plus que pousser des plaintes et des cris.

» C'était trois cadavres, trois spectres.

» Dans le même souterrain qui, sous la rue de Picpus, établissait une discrète communication entre le couvent des religieuses et celui des religieux du même ordre, nous découvrîmes une salle à manger avec tout le confortable des cabinets où l'on s'amuse.

» Il y avait là, notamment, un canapé bizarre garni de courroies.

» Et cela non loin des cellules des pauvres emmurées !

» Peut-être les malheureuses avaient-elles passé du cabinet à la geôle pour avoir résisté ou pour avoir cessé de plaire ! »

C'est horrible... mais cela prouve que l'odieux système de la séquestration n'a pas été innové par la sainte famille Monnier.

Et combien d'autres faits analogues pourrait-on citer à la charge des adorateurs du Sacré-Cœur si l'on avait le temps de fouiller l'histoire de la civilisation, seulement à travers le dernier siècle !

Mais je dois m'arrêter sur celui-là, à peine de me voir taxer d'anticléricalisme.

***

Cependant je ne veux pas vous tirer ma révérence, avant de vous avoir rapporté un mot aimable d'un sous-Loriquet à l'adresse de la presse socialiste du Nord.

— « Ces feuilles sataniques exècrent tellement la religion, madame, qu'elles mélangent de l'*anti-moine* avec le plomb qui sert à fabriquer leurs caractères d'imprimerie. »

Et la dévote dame se signa !...

PAUL-LOUIS.

POUR UN ŒIL

Qu'est-ce que le droit? On l'a souvent défini. Mais je crains fort qu'on ne l'ait jamais fait exactement et que le droit ne soit qu'une méchante invention de certains hommes désireux d'embrouiller les questions les plus claires. Jugez-en Un patron avait un ouvrier borgne. O peut n'avoir qu'un œil et être un excellent ouvrier C'était le cas de ce travailleur On vantait son ardeur, sa régularité, son tour de main, et il est certain que ceux qui achetèrent les produits sortis de ses mains n'y constatèrent jamais la moindre malfaçon Bon. Un jour, cet ouvrier fut victime d'un accident. Il perdit l'œil qui lui restait et fut désormais dans l'incapacité de gagner son pain Il dit à son employeur « Je suis aveugle. Ne croyez-vous pas que vous me devez une indemnité? — C'est à discuter, répondit le patron. Vous n'aviez qu'un œil quand vous êtes entré à mon service; je ne peux pas vous indemniser comme si vous aviez perdu vos deux yeux en travaillant pour moi. Plaidons.

Et si ce n'est pas là une sottise, c'est de toute évidence un calcul bas et laid. Mais il y a des juges pour tout le monde et, semble-t-il, une jurisprudence spéciale pour les borgnes Les premiers juges raisonnent exactement comme le patron. Le blessé, argument-ils, n'a perdu qu'un œil; il n'a donc droit qu'à une indemnité partielle. (Ah! on voit bien que la justice elle-même n'a qu'un pied! D'où il suit qu'au regard de la magistrature un borgne, qui est déjà aveugle à moitié, ne peut pas devenir aveugle entièrement. Et si ce n'est pas là la signification du jugement dont je m'occupe, qu'on m'explique ce que ce jugement signifie. Je ne suis pas obstiné; je souscrirai aux bonnes raisons qu'on m'exposera. Mais je me rends bien compte dès à présent que s'il y avait eu une loi des accidents de travail sur l'Etna, Vulcain qui employait les cyclopes, eût été un patron privilégié, grâce à quoi les foudres de Jupiter n'eussent jamais subi la moindre augmentation de prix.

J'ajoute vite que d'autres magistrats ont, en appel, réformé cette sentence biscornue et même absurde. Il leur a suffi de dire : « Le plaideur était-il, avant l'accident, capable de fournir le même travail qu'un homme ayant ses deux yeux? Oui, et la preuve c'est que le patron a consenti à l'embaucher malgré son infirmité. » C'est du bon sens le premier jugement, ce devait être du droit. Et en vérité, il serait naturel mais trop beau que le bon sens et le droit fussent toujours d'accord.

NOLL.

M. Guillain

VOTE DE FLÉTRISSURE

Alea jacta est... Guillain a brûlé ses vaisseaux. Après avoir accepté les hommages et les plates flatteries du *Nord Maritime*, le journal des pires réactions dunkerquoises et des *grelots* de honteux chantage, il a appelé au *Phare du Nord*, un journaliste *alerte*, qui av ait espéré aiguiller à gauche, et dont la défection est navrante, parce qu'elle autorise tous les pessimismes et justifie bien des découragements.

Hier à Roubaix, M. Guillain jetait bas le masque et marchait, lui le protégé des J.-B. Trystram et des Vancauwenbergue, dans le sillon de Motte-le-cosaque !

Je viens de relire la *Dépêche* ; le discours de M Guillain est aussi plat que possible : on y chercherait en vain l'« *étincelle* ». C'est la parlotte qui veut être habile, du renégat qui sent tout le poids de sa trahison.

« Nous ne pouvons, dit-il, que regretter l'aveuglement de nos anciens camarades de luttes. »

Que voilà une parole amère, mais aussi une déclaration nette de rupture...,

C'est la confirmation de ses déclarations du début de la réunion de Roubaix.

[illegible] gramme.

« Tous les républicains doivent l'adopter : ceux qui ont combattu pour la République, dès ses débuts, *ainsi que ceux qui s'y sont ralliés.* »

Voilà l'alliance ! nous la connaissons, nous l'avions signalée : on avait essayé d'épiloguer : on ne niera plus je pense .

Les dunkerquois savent mieux que personne ce que valent et ce que sont les *ralliés*.

Nulle part peut-être l'hypocrisie n'a été poussée aussi loin, et j'en appelle à tous ceux qui ont eu à lutter à Dunkerque, contre les bandes à Scalbert et à Dumont, pour purger la Flandre Maritime du *laloutisme*.

Je n'ai du reste aucune inquiétude ; pas un des républicains qui n'ont jamais voulu, en somme, connaître d'autre chef que notre vénéré maître, le « *père Trystram* » ne suivra le traître à la République, et il sera « *jeté* » comme l'a été Lalou lui-même, de sinistre mémoire.

En voici la preuve.

Rosendael pouvait être considérée comme le fief de Guillain ; il y présidait les distributions des prix, les banquets de pompiers, les expositions de fleurs ; il avait mis son influence au service des intérêts particuliers de cette commune ; il n'oubliait pas les menues faveurs pour toutes les personnalités importantes. J'oserai-dire que la déférence qu'on lui témoignait dans la « Vallée des Roses » touchait de bien prêt à l'adulation.

Au moment même de son élection, tous les républicains de Rosendael, *se groupèrent en un cercle* politique : *La Ligue Républicaine* ; on y pouvait voir, à côté du buste de la République, le portrait de M. Guillain.

Dans son assemblée générale du 3 juin dernier, la Ligue Républicaine de Rosendaël a voté à l'unanimité un BLAME à M. Guillain, *pour ses votes antiministériels, c'est-à-dire antirépublicains*.

Bravo ! Bravo Rosendaël !!

Dans le silence énigmatique et surprenant de l'*Alliance*, vous avez vengé les consciences républicaines.

G. D.

Dans les Chemins de Fer

RÉFORME AVORTÉE

Après quatre ans d'attente, c'est-à-dire depuis que le projet de la loi Berteaux-Jaurès, relatif à la situation des mécaniciens, chauffeurs et agents des trains, a été adopté par la Chambre des députés, en 1897, le Sénat a bien voulu enfin en aborder la discussion, le jeudi 30 mai dernier.

Les débats auxquels cette proposition de loi a donné lieu ont duré cinq longues séances et ont abouti à quel résultat ? Au refus d'accorder aux agents des trains les réformes qui leur avaient été promises et sur lesquelles ils avaient le droit de compter.

Que reste-t-il maintenant de la loi Berteaux, que nos pères-conscrits *se sont plu à mutiler* ? Bien peu de chose !

Au lieu de 10 heures *de travail par jour* elle porte la limite à 12. Au lieu de 15 jours de congé par an, elle n'en donne *que* 12.

Quant aux prescriptions relatives aux retraites, le Sénat les a tout simplement biffées.

Et tout cela par pure question d'économie.

Il est bon de faire connaître quelle fut l'attitude du gouvernement au cours de la discussion.

Outre la droite du Sénat, qui représente les gros capitalistes et les actionnaires, les travailleurs des chemins de fer ont eu contre eux les ministres des travaux publics et des finances.

Oui, M. Baudin, qui, autrefois, a été l'avocat du syndicat national des employés de chemins de fer, et par conséquent, sait combien les revendications de ceux-ci sont fondées ; qui, en posant sa candidature à la députation au XIe arrondissement de Paris, a signé l'engagement de les défendre, a préféré se ranger avec les chefs de la réaction, se faire le défenseur des privilèges bourgeois et des intérêts du Capital et de la Finance.

Quant à M. Caillaux, ministre des finances, il s'est retranché devant les difficultés budgétaires.

Ah ! s'il s'était agi de voter des millions pour une expédition coloniale quelconque ou bien pour accorder de nouvelles primes aux raffineurs de sucre archi-millionnaires, nos gouvernants les auraient vite trouvés.

Mais du moment qu'il s'agit d'apporter un peu de bien-être dans une classe de travailleurs, il n'y a pas d'argent en caisse !

Les agents des chemins de fer, à l'égard de qui nos sénateurs ne tarissent pas d'éloges mais pour qui ils ne veulent rien faire, savent à quoi s'en tenir maintenant.

Ils reconnaîtront que leurs intérêts, si légitimes qu'ils soient, seront toujours sacrifiés pour l'avantage des richissimes compagnies dont le gouvernement vient de se montrer une fois de plus l'humble serviteur

Ils se souviendront, en temps opportun, de l'échec qu'ils viennent de subir.

Aux élections législatives prochaines, ils sauront envoyer à la Chambre des mandataires de leur classe, dont ils seront sûrs, qui travailleront à remplacer notre République impuissante et veule par la République sociale.

Gaston CLAIRE.

CHRONIQUE

Le Tour du Monde

Deux journalistes parisiens, dont l'exemple fut aussitôt suivi par des confrères étrangers, se sont mis en route récemment afin de faire, dans le plus court espace de temps possible, le tour de notre globe terraqué. Il s'agit pour eux de battre, comme on dit en jargon sportif, le record du héros de Jules Verne, qui mit quatre-vingts jours à parcourir la planète. Depuis, si elle a beaucoup marché, l'homme n'est pas non plus resté inactif ; il a développé, même dans les contrées les moins peuplées, les moyens les plus rapides de locomotion, et Philéas Fogg n'est plus qu'un *globe-trotter* à la petite vitesse. M. Stiégler et Henri Turot, qui se sont dirigés, celui-ci vers l'Amérique, où il a été l'objet, à New-York, d'un accueil fort aimable, l'autre vers l'Asie, mettront, sans doute, beaucoup moins de temps, et ce sera entre eux une émulation de dévorante rapidité.

Malgré les obstacles qu'ils pourront trouver sur leur route, l'expérience à laquelle ils se livrent n'est pas sans charme, et lorsqu'ils auront regagné Paris, ils aimeront à se remémorer les péripéties par lesquelles ils auront passé. D'innombrables kilomètres auront été dévorés dans une fuite vertigineuse : des races noires ou jaunes auront défilé devant leurs yeux comme une vision de cinématographe, et d'admirables paysages, de merveilleux horizons, des villes de rêve auront été entrevus dans la brève éclipse des heures.

***

Pourtant, cette façon de parcourir le monde n'est point celle que j'aimerais à pratiquer, et il est probable d'ailleurs que ce n'est pas non plus celle qui eût agréé le plus aux deux voyageurs, s'ils avaient été libres de choisir. Passer comme un météore dans le compartiment d'un train éclair, ou même ne faire, comme dans le Transsibérien, que six lieues à l'heure, n'est pas un moyen très sûr d'observer les habitants, d'admirer les sites, de voir les cités et les monuments, et l'un des agréments du voyage pour celui qui n'a pas de but déterminé et que rien ne presse, est de s'arrêter [illegible] de repartir quand l'envie lui en prend, et de s'abandonner, au gré de sa fantaisie, à toutes les flâneries que suggèrent la route et le paysage.

Partir sans savoir où l'on va, ni combien de temps l'on sera parti ; fuir la routine de la vie ordinaire, la cage de l'écureuil où l'on tourne chaque jour pour s'évader dans l'inconnu, est sans conteste la plus grande volupté du voyage. L'azur du ciel est partout du même bleu que rien n'altère ; il n'est pas besoin de dévorer l'espace ni de changer d'atmosphère pour trouver des sources au clair miroir, des prés qui déroulent pour la joie de nos yeux et la douceur de nos pieds le velours profond de leurs tapis, des forêts dont les frondaisons dressent sur nos têtes leur ombre verte et la fraîcheur silencieuse de leur abri. Et, *partout, avec un pigment qui varie du blanc au* noir, du rouge au jaune, avec des sourcils plus ou moins bridés, un nez aquilin ou camus, l'homme est le même sous des habits différents, affligé des mêmes tares, pourvu des mêmes vices et des mêmes vertus.

Mais lorsqu'il quitte son attache, le coin où il broutait dans la monotonie des jours uniformément dévidés, il s'imagine que l'inconnu dans lequel il va entrer est la terre promise de ses rêves, le pays de Chanaan fabuleux, vers qui s'élançaient ses aspirations. Et parfois — pourvu que le voyageur ne prenne pas racine quelque part, ne s'éternise pas dans un nouveau séjour qui finira par tourner pour lui en habitude — son rêve deviendra une réalité. L'imprévu des sites, le pittoresque des habitations, le « pas encore vu » des costumes, tout ce qui constitue la nouveauté et l'inédit du voyage, agissent sur notre cerveau avide d'impressions qu'il n'ait pas encore enregistrées.

Seulement, pour l'artiste, il ne saurait être question de voyager à la façon des touristes de l'agence *Cooke*, — départ, à 9 heures : l'Arc-de-Triomphe, à 9 heures et demie ; les Tuileries, à 10 heures ; le Louvre, à 10 heures et demie ; *breakfast*, au Palais-Royal ; le Palais-de-Justice, à 1 heure, etc. Il faut pouvoir « brûler » les villes « qui ne vous disent rien », rester huit jours dans tel nid de verdure ignoré qui vous aura conquis, ne pas savoir où l'on va ni quand on reviendra

Sans doute cette façon de voyager n'est pas à la disposition de tout le monde, et même ceux qui auraient la faculté de l'adopter procèdent souvent d'autre façon. Il est des gens qui font un voyage en Italie ou en Espagne parce que c'est à la mode et qu'il faut « avoir vu ça ». Mais c'est une tâche qu'ils accomplissent, et leur principale *préoccupation est d'avaler les étapes. Venise, Florence,* Rome, les monuments, les musées, on ne peut pas se dispenser d'avoir donné un coup d'œil à ces choses classiques, et il ne serait point «snob» d'ignorer le *Rialto* et le Pont des Soupirs. On y va en courant, dans la hâte de retrouver les *five o'clock* et les cotillons de la capitale. Il faut pouvoir dire aussi qu'on a vu la *Puerta del Sol*, l'Escurial et l'Alhambra. Ça n'est pas drôle du tout, pour des gens « chic », d'aller en Espagne où la cuisine est détestable et le confortable nul. On expédie en cinq secs le voyage au pays de Don Quichotte, en aspirant au moment où l'on aura retrouvé l'allée des Acacias et le tour du lac. Les chemins de fer d'aujourd'hui permettent d'accomplir rapidement ces déplacements obligatoires pour jeunes mariés mondains et capitalistes.

***

Henri Turot et M. Stiégler iront plus vite encore, aiguillonnés, chacun de son côté, par le désir de dépasser en vitesse son concurrent, de telle sorte qu'à vrai dire rien ne sera moins profitable et moins instructif pour chacun d'eux qu'un tel voyage, *dont le but unique*, d'ailleurs, est de savoir le minimum de temps pour faire le tour du globe.

Ce n'est là qu'une curiosité dont l'intérêt sera surtout de comparer cette durée au temps qu'aurait exigé cette expédition il y a un siècle. Mais il *faut bien se dire que le résultat obtenu n'aura* qu'une valeur éphémère, et que la science et le progrès ne s'arrêtant point, le record établi par M. Stiégler ou par Turot paraîtra fort négligeable dans vingt ans. Peut-être à cette époque-là le train qui nous emmènera à Marseille sera-t-il introduit *dans quelque tube pneumatique*, et lancé avec la vitesse d'un boulet de Lille à la Cannebière. *Peut-être vingt-cinq ans plus tard*, le voyage dans la lune qui exerça l'imagination puissante d'Edgar Poë, sera-t-il une réalité. De même que les cyclistes et les chauffeurs arrivent sans cesse à battre les records précédents, de même les trains dévoreurs de rails trouveront le moyen *d'obtenir* des vitesses extravagantes. Déjà les ingénieurs américains prétendent, à l'aide des locomotives électriques, pouvoir faire *soixante lieues à l'heure.*

Nous sommes loin du temps où le coche qui allait de Lille à Douai marchait à l'allure réglementaire de deux lieues à l'heure. Evidemment, c'était un peu long pour les gens pressés, mais on avait du moins le temps de voir autre chose que ce que nous apercevons aujourd'hui dans les rapides des poteaux télégraphiques *et des gares.* Nos pères ne vivaient pas dans cette sorte d'affolement perpétuel et d'incessant surmenage qui sont devenus le lot des civilisés du vingtième siècle, et leurs nerfs s'en trouvaient infiniment mieux

Plus que jamais le temps représente de l'argent. Mais il reste à prouver que cette existence fiévreuse, que cette vie emportée à toute vapeur est plus agréable que celle que menaient nos pères. Combien le séjour calme et reposé des champs, la vie du laboureur penché sur son sillon dans la paix profonde de la nature si préférable à celle des agités qui sont, *la plupart, des habitants des* grandes ruches urbaines ! Et comme il avait raison le poète qui, en sa qualité de *vates*, c'est-à-dire de visionnaire, prévoyant sans doute les tramways tamponneurs et les automobiles écraseurs, célébrait le bonheur du laboureur — qui, *d'ailleurs, ne s'en doutait point !*

LEON MILLOT.

NOS DÉPÊCHES

(Par Services Téléphoniques Spéciaux)

Le Ministre de l'Agriculture à Épinal

Epinal, 16 juin. — Le ministre de l'agriculture est arrivé à trois heures. Les troupes de la garnison faisaient la haie de la gare à la préfecture.

Le préfet, le général, les sénateurs, députés et conseillers généraux ont salué le ministre à sa descente du train.

M. Stein, maire d'Epinal, présente le conseil municipal qui s'est joint à lui pour souhaiter la bienvenue au ministre.

Les édifices publics sont pavoisés ainsi que les maisons particulières.

LES RECEPTIONS

Les réceptions ont eu lieu à la préfecture.

M. Méline, présentant le conseil général, assure le ministre de ses sentiments personnels de sympathie et le remercie de la sollicitude témoignée *à l'agriculture. Il loue les efforts des Vosgiens* pour triompher d'un sol ingrat.

Le ministre répond au Père-la-Famine quelques mots de vulgaire politesse.

Le curé d'Epinal en présentant le clergé au nom de l'évêque absent du diocèse, dit que sa mis*sion toute spirituelle ne l'empêche pas de s'inté*resser vivement au bien-être matériel de ses concitoyens. Il remercie le ministre du haut encouragement qu'il apporte aux agriculteurs.

M. Dupuy, répond que le clergé a une mission se conciliant parfaitement avec le respect dû aux pouvoirs établis.

Au général Grillon, gouverneur, exprimant le dévouement de l'armée à tous les devoirs en pays d'extrême frontière, M. Dupuy répond que le gouvernement a un profond attachement pour l'armée et qu'il a confiance en elle. Elle est à la hauteur de sa tâche et capable de faire face à toutes les éventualités .

Les réceptions terminées, le ministre a visité le concours d'agriculture. A la distribution des prix du concours, le ministre a prononcé un discours de circonstance.

LE BANQUET

Le soir, un banquet de 180 couverts a été offert par la ville d'Epinal au ministre de l'agriculture.

Y assistaient notamment : MM. Méline, le général Grillon, gouverneur de la place ; Parisot et de Ponlevoy, sénateurs ; Krantz, Boucher, comte d'Alsace, Ch. Ferry, Mougin, Kelsch, députés ; Stein, maire ; les colonels de Pontac, commandant la brigade de cavalerie , Liétard, de l'artillerie ; Renard, du génie ; de la Boulinière, du 4e chasseurs ; Rœderez, du 149e d'infanterie ; l'intendant militaire Griolet ; M. de Gail, conservateur des forêts ; les présidents des tribunaux civils et de commerce ; M. Oudet, trésorier-payeur général ; les sous-préfets du département, les membres du conseil de préfecture ; les conseillers généraux de l'arrondissement, les maires, les chefs de service, les lauréats, les jurés du concours.

Au dessert, le préfet porte un toast très applaudi. Il note le bon sens des Vosgiens, qui ont fait *justice des attaques contre M Loubet.*

Le maire d'Epinal lève son verre en l'honneur du ministre, hôte de la cité, dont le ferme attachement à la République est fait, tant de la tradition de son passé de ville libre que des douloureux souvenirs de l'invasion, conséquence fa*tale du pouvoir personnel.*

M. Méline boit à M. Dupuy, au nom du conseil général et de l'agriculture vosgienne. Il dit que le ministre met les intérêts agricoles au-dessus de tout. Il *ajoute que* « les ouvriers et les laboureurs vosgiens, unis entre eux comme avec les patrons, sont hostiles aux utopies de bouleversement, parce que vivant près de la frontière, ils sont très patriotes ».

Le ministre dit que le nom de M. Loubet est salué respectueusement, car son nom est synonyme d'honneur et de patrie. Il remercie le maire et les Vosgiens de leur si bon accueil.

M. Dupuy boit à Epinal, aux Vosges, *et à tous* les paysans français, en qui il salue la démocratie éprise de patriotisme, de justice, de progrès et de solidarité. (Applaudissements).

A la sortie du banquet, la foule a acclamé M. Jean Dupuy, et a crié : Vive la République ! Vive *l'agriculture !*

Le ministre est reparti pour Paris à 2h. 24.

LA GUERRE SUD-AFRICAINE

L'ACTIVITE DES BOERS

Londres, 16 juin. — Tandis que les journaux anglais ne parlent que de reddition, de capitulation, de négociations en temps de paix et exagèrent *la portée du voyage de Mme Botha en Eu*rope, les Boers semblent avoir repris les hostilités avec plus d'acharnement que jamais.

La mauvaise saison devait les obliger à déposer les armes ; le froid devait avoir raison de leur énergie ; du moins les dépêches anglaises l'affirmaient. *Une fois de plus, les correspondants pre*naient leurs désirs pour la réalité. Depuis un mois, les Boers ont, au contraire, recommencé le feu non seulement au Transvaal mais encore dans la colonie du Cap, chez les Anglais eux-mêmes.

Au dire des journaux anglais, ils n'avaient plus d'hommes, les commandos étaient dispersés, leurs munitions étaient épuisées ; l'autre jour, à la Chambre des Communes, on était obligé de reconnaître qu'il y avait encore dix-sept mille combattants. Il est vrai que cet aveu venait à la suite d'une déclaration de Botha disant qu'il y avait encore vingt-quatre mille hommes sous les armes pour défendre l'indépendance de leurs pays.

La liste officielle des pertes que publie le War-Office annonçait avant-hier que dans un engagement les troupes anglaises avaient perdu deux *officiers et vingt-six hommes tués, douze blessés,* quinze prisonniers. Hier, le War-Office communiquait une dépêche que nous avons publiée dans notre précédent numéro, dans laquelle Kitchener annonçait que les troupes anglaises, après un violent combat avec le commando de Dewet, avaient capturé un convoi de 71 wagons chargés, 45 prisonniers, 58 fusils, 10,000 cartouches et 40,000 têtes de bétail. Les Boers ont laissé 17 tués et 3 blessés.

» Nos pertes ont été de trois officiers et 17 hommes tués et un officier et 24 hommes blessés.

» Les colonnes du général Elliot sont arrivées à Kroonstadt. »

Acceptons les 71 wagons et les 40,000 têtes de bétail, *bien que ces chiffres nous paraissent in*vraisemblables, il n'en reste pas moins vrai que *dans cette rencontre, les Boers ont eu 20 hommes* hors de combat tandis que les Anglais en ont eu 45. Parmi eux trois officiers tués. Est-ce là une victoire ? Nous apprendrons peut-être, dans quelques jours, que la vérité est tout autre.

L'explosion d'une Cartoucherie

RESPONSABILITE PATRONALE

Paris, 16 juin — Il semble maintenant parfaitement démontré que la responsabilité de la catastrophe d'Issy-les-Moulineaux incombe tout entière à la direction de l'établissement, qui a fait preuve d'une criminelle négligence et d'un manque de surveillance évident.

En effet, au cours des recherches faites sur le théâtre de l'explosion, pour en déterminer la cause, par le juge d'instruction, le commissaire de police et M. Girard, directeur du laboratoire municipal, une constatation importante fut faite, fort grave pour les patrons.

Dans la pièce où l'explosion s'est produite celle où furent retirées la plupart des victimes on releva la cuve qui sert au trempage dans la saccharine des balles au moment de leur sertissage dans les douilles et l'on releva dessous une lampe à souder, une lampe à alcool, *à flamme libre.*

La présence de cette lampe dans cet atelier éveilla aussitôt l'attention du juge d'instruction et du directeur du laboratoire municipal qui n'en *voyaient pas la nécessité dans un atelier de fa*brication de cartouches. Ils s'enquirent et apprirent avec stupéfaction que l'on réparait dans ledit atelier des conduites de gaz ! On trouva même un robinet grandement ouvert.

Les causes de l'explosion purent alors facile*ment s'établir.*

Au moment où l'ouvrier Munch déversait dans une terrine les 30 kilos de poudre qu'il apportait aux ouvrières pour leur travail, une certaine quantité de poussière de poudre s'est dégagée, et c'est cette poussière qui, s'enflammant au contact *de la petite flamme qui s'échappait de la lampe* à souder, afait exploser les 80 kilos de poudre qui se trouvaient à ce moment dans l'atelier.

Il est certain que la lampe a été allumée, car à côté d'elle se trouvait du plomb fondu et M. Girard a constaté que plusieurs soudures avaient *été faites sur un tuyau de gaz.*

Des parcelles de poudre étant tombées sur la flamme de la lampe se sont enflammées et ont mis le feu à la cloison en volige près de laquelle se trouvaient Munch et Dubois.

Ce sont les deux victimes qui ont, en effet, été *projetées le plus loin.* Le corps de Munch, après avoir brisé un fil télégraphique est allé tomber dans un talus situé à une assez grande distance de l'atelier. Un de ses souliers a été retrouvé sur le toit d'un stand, l'autre derrière le talus. Quant à Mme Dubois, on sait qu'elle a expiré sur le toit du stand, où elle avait été lancée par l'explosion.

Deux ouvriers, Horeau et Bienvenu qui se trouvaient alors de l'autre côté de la cloison que le feu [illegible] brûlés au dos. C'est donc par la cloison que le feu a pris d'abord, pour provoquer ensuite l'explosion de [illegible] kilos de poudre qui se trouvaient dans l'atelier.

L'épouvantable catastrophe qui a fait dix-sept morts et de nombreux blessés n'est pas due, *comme on l'avait trop hâtivement prétendu*, à l'imprudence d'un ouvrier, mais bien à la crimi*nelle imprévoyance* des patrons, qui ont fait réparer une conduite de gaz, *à l'aide d'une lampe à flamme libre*, dans un atelier où des ouvriers et ouvrières étaient en train de manipuler de la poudre.

LES OBSEQUES

Les obsèques des malheureuses victimes auront lieu demain lundi, à dix heures et demie. Le convoi partira de l'usine Gévelot, où les corps sont déposés, dans une chapelle ardente, et se rendra à l'église. Les discours seront prononcés sous le porche.

Voici le texte de la lettre de faire-part adressée par la municipalité aux sénateurs, députés, conseillers généraux, conseillers d'arrondissement et maires du département de la Seine :

« La municipalité, le conseil municipal d'Issy-les-Moulineaux, ont l'honneur de vous faire part de la douloureuse catastrophe qui vient de frapper la commune.

Ils vous prient d'assister aux obsèques des victimes qui auront lieu le lundi 17 juin, à dix heures et demie du matin. Réunion à la mairie. »

En même temps, le maire d'Issy-les-Moulineaux a fait afficher sur les murs de sa commune l'avis suivant à la population :

« Chers concitoyens,

» *Une terrible catastrophe* vient de jeter la consternation dans notre ville.

» En présence de cet effroyable événement, la solidarité communale s'est affirmée. Chacun de nous s'est senti atteint comme par la perte d'un des siens, et le deuil est général dans notre ville.

» Les obsèques des malheureuses victimes de l'explosion auront lieu lundi. Elles seront communes.

» Unis dans le travail, unis dans le danger, frappés sur le même champ d'honneur, nos infortunés concitoyens reposeront côte à côte, unis dans l'éternel sommeil.

» L'expression de la douleur de notre population doit rester digne et recueillie. En accompagnant silencieusement les restes de ceux qu'hier encore nous voyions pleins de vie et de courage, nous montrerons tous, chefs d'établissements, commerçants, employés, ouvriers, la part pro*fonde que nous prenons à l'affliction qui* accable ces parents, ces époux, ces enfants, si cruellement et si soudainement frappés.»

Le Président de la République se fera représenter demain aux obsèques des victimes de la catastrophe d'Issy-les-Moulineaux par le commandant Chabaud ; M. Waldeck-Rousseau par M. Poussol, attaché à son cabinet, et le préfet de police par M. Laurent, secrétaire général de la préfecture de police.

M. Laurent prononcera un discours au nom du président du conseil et du préfet de police.

L'état des blessés soignés à l'Hôpital Boucicaut n'a guère changé ; deux des blessés sont toujours dans un état désespéré.

LE GRAND PRIX DE PARIS

M. Loubet à Longchamp

Paris, 16 juin. — Le président de la République a assisté cet après-midi au Grand Prix de Paris, qui a été disputé sur l'hippodrome de Longchamps.

M. Emile Loubet a quitté l'Elysée à deux heu*res quarante dans la calèche attelée à la dau*mont et précédée du piqueur Troude. Mme Loubet avait pris place dans la calèche, ainsi que les deux secrétaires généraux de la présidence, M. Abel Combarieu et le général Dubois.

Dans un landau se trouvaient Mmes Combarieu et Dubois, le colonel Bataille et M. Paul Loubet.

Le président est arrivé à Longchamps quelques minutes avant la course du Grand Prix. Il a été reçu, au perron de la tribune d'honneur, par l'introducteur des ambassadeurs, le président et les membres du comité de la Société d'encouragement. Les gardes républicains, rangés devant la tribune et sur les marches du perron, ont présenté les armes, tandis que les clairons sonnaient aux champs.

La tribune présidentielle était entièrement occupée par les ministres et leurs femmes, les membres du corps diplomatique, le généralissime, le